

Le bleu du ciel
Commentaire critique
Waseskun de Steve Patry

Nicolas Gendron

Volume 34, numéro 4, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2016). Compte rendu de [Le bleu du ciel : commentaire critique / Waseskun de Steve Patry]. *Ciné-Bulles*, 34(4), 16–17.

Le bleu du ciel

NICOLAS GENDRON

« La maladie de la dépendance, c'est jusqu'à notre mort », « on n'est jamais guéri », laissent tomber tour à tour deux des âmes écorchées croisées dans **De prisons en prisons**, premier long métrage documentaire de Steve Patry, sorti en 2014, qui suit des ex-détenus au cours de leur réintégration à la société. L'un d'eux y séjournait un temps à Waseskun, un centre de « guérison », justement, affilié au Service correctionnel du Canada, dont la mission est d'accueillir des détenus autochtones (Premières Nations, Inuits et Métis) dans un cadre moins rigide et plus spirituel. Le lieu est si unique qu'il est devenu pour Patry le sujet et le titre de son deuxième long métrage.

Pendant un an, le réalisateur a eu un accès privilégié au centre et à ses activités, à tel point qu'on l'a laissé y dormir, à raison de trois jours par mois. Chaque matin, il expliquait au groupe de détenus ce qu'il entendait filmer, puis attendait leur approbation. Un pacte de confiance s'est ainsi scellé en douceur, sans qu'il ait à forcer la main à qui que ce soit. Les images et les témoignages qui en découlent sont en ce sens exceptionnels, baignés de respect et de liberté. Aucun de ces hommes blessés ne se montre gêné par la caméra, même au

plus fort — et au plus trouble — de leurs confidences. C'est là la marque d'une précieuse qualité d'écoute qui transforme, l'air de rien, les détenus en dignes coscénaristes.

Comme **De prisons en prisons** se concentrait sur le dur chemin de la réinsertion sociale, Patry n'avait pas mis en lumière les causes d'incarcération de ses protagonistes, ce qui semblait manquer à une partie du public qu'il a rencontré à l'époque après les projections. **Waseskun** en est donc la « suite logique », en touchant au plus près la source des souffrances de ces hommes, par leurs souvenirs enfouis et leur lucidité nouvelle. Les séances thérapeutiques, privées ou collectives, deviennent prétextes à « explorer les blessures que ces hommes ont vécues et [à] montrer les conséquences directes et indirectes des pensionnats et du colonialisme sur la vie de ces individus marqués par un cycle de violence qu'ils veulent désormais arrêter », d'expliquer le réalisateur dans ses notes d'intention, tirées du dossier de presse.

Dans la bouche de ces êtres meurtris, déterminés à s'en sortir — 85 % des hommes inscrits au programme ne connaissent pas de récurrence criminelle; c'est quatre à cinq fois plus que la

moyenne! — les leçons de vie abondent sans jamais sonner comme de la psychopop et l'on finit par croire comme eux que « la véritable grandeur naît des épreuves ». Pourquoi se noyer dans l'alcool, se droguer jusqu'à perdre tous ses repères, battre un être aimé ou même en venir à tuer, si ce n'est pour engourdir un mal-être plus grand que soi? Le rejet, l'abandon, l'alcoolisme, les abus en tous genres, dont ceux commis dans les pensionnats, les ont parfois enfermés « entre les murs de la honte » avant tout autre prison. S'en sont suivis des éclats de violence, entre crimes à la petite semaine et chutes vertigineuses au fond d'eux-mêmes. « C'est le monde blessé qui blesse les autres », suggère Glenda, une des intervenantes du centre. Le reconnaître, c'est un premier pas afin d'assumer leurs responsabilités.

Avec un tel cadre, on aurait pu s'attendre à une plongée dans une culture ancestrale ou dans ce qu'est la foi pour les Autochtones. Mais Patry ne s'y accroche pas outre mesure, sans doute par souci d'un regard moins unidimensionnel, évoquant qui une courte cérémonie de purification, en guise d'accueil, qui la réalisation et l'installation d'un totem. Ce dernier orne d'ailleurs l'entrée de la boutique Mizheekay, où l'on trouve des



Photo: Steve Patry

objets de bois fabriqués par les résidents. La sculpture, la musculation, le camping, un concours de costumes d'Halloween: tout est matière à reconstruction intérieure. La spiritualité que l'on attendait est ailleurs, dans le hockey rassembleur qui se mute presque en religion; dans la forêt avoisinante, impériale et enneigée; dans ce Lanaudière de la seconde chance, à Saint-Alphonse-Rodriguez; tout ce que le documentariste sait filmer sans esbroufe. L'esprit de camaraderie s'avère un liant social évident; la confiance est palpable au moment des aveux. Et plus que tout, la masculinité y est repensée, les larmes peuvent couler, la fragilité devient une force. Patry a d'abord voulu montrer « des hommes troubles et imparfaits, des hommes qui se prennent en main, qui veulent vaincre leurs traumatismes, leurs démons, et ça relève davantage de l'universel (non pas seulement des peuples autochtones) ». Un pari formidablement réussi.

En arrière-plan, le monde extérieur se manifeste avec un air suranné, au gré de vieilles cabines téléphoniques plantées dans la cour, comme des témoins d'un autre temps. Pour l'un, au bout du fil, quelques traces d'espoir, un de ces amours qui vous fait jurer et rater le hockey! Pour l'autre, dans le flot incessant de ses pensées, un garçon dont il rêve de s'occuper, la vie de « citoyen honnête » qu'il s' imagine mener. Le mot cri *waseskun* s'imprime alors durablement dans les cœurs et les mémoires, dans ce « moment après une tempête où les nuages se dissipent, laissant apparaître le bleu du ciel et les premiers rayons du soleil ». C'est indéniable: Steve Patry sait disparaître derrière son sujet et, en même temps, en apaiser les tourments. Cela dit, à la tombée du rideau, une statistique hantera les esprits, d'autant plus que **Waseskun** a pris soin de mettre des visages sur les chiffres: les Autochtones représentent 4% de la population civile canadienne, mais un

ahurissant 23% de la population carcérale... Et si l'on arrêtait de s'en laver les mains? 📺



Québec / 2016 / 81 min

RÉAL., SCÉN. ET IMAGE Steve Patry **MUS.** Serge Nakauchi Pelletier **MONT.** Natalie Lamoureux **PROD.** Nathalie Cloutier et Denis McCready **DIST.** Office national du film